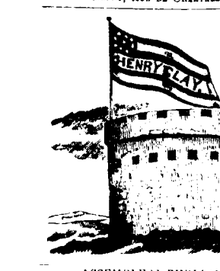
L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.——NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 28 SEPTEMBRE 1844.

PAR BULLITT, MAGNE & Co.
No. 81, RUE DE CHARTRES.



ASSEMBLES PUBLIQUES.

CLAY CLUB No. Un—Municipalité No. Un. Toutes les personnes résidant dans cette partie de la municipalité No. Un qui désirent se trouver à la grande Convention Whig de Baton Rouge, sont priées de se présenter avant samedi soir au Clay Club Central, dans la Salle, Exchange Place, où se trouveront toujours un des membres du comité.
EUGENE MUSSON, Secrétaire.

GRAND MEETING GENERAL
Un meeting général des whigs de la Nouvelle Orléans aura lieu samedi 28 de ce mois, à 7 heures du soir, au théâtre St. Charles. Des places d'honneur sont réservées aux dames. On doit entendre divers orateurs.

Nouvelle Orléans, 27 septembre 1844.
CLAY CLUB
Du second district de la 1ère municipalité.
A une assemblée des Whigs du second district de la première municipalité, tenue hier au soir, les personnes suivantes ont été nommées pour représenter ce Club à l'Association Républicaine Whig de la première municipalité.
R. A. Lefebvre,
Alexandre Bonneval,
Jas. Michel,
Benj. Van Osten,
J. T. Dufour.
Une liste de souscription est ouverte par M. G. A. Montmain, à la Banque de l'Etat, pour avoir les noms de ceux qui désirent faire partie de la Convention whig de Baton Rouge.
V. BURTHE, Président.
B. LANDREAUX, secrétaire.

CLAY CLUB
Du 3me District de la Première Municipalité.
Une assemblée en masse des whigs de ce District aura lieu samedi prochain, 28 du courant, à 7 heures du soir, au Quartier Général de l'Association de la Première Municipalité, rue Toulouse, pour des affaires de la plus grande importance.
P. O. PEYROUX, Président.
H. Gilet, } Secrétaires.
N. Vionie, }

Les membres du Club qui désireront assister à la grande Convention de Baton-Rouge, sont informés que Jas. Pecquet, H. Gidy et J. H. Lamothe, du district du dom. chargé fournir des listes, et qui l'ont obligé sont invités à souscrire avant la fin de la semaine.
B. O. VIGNAUD, Trésorier.
N. Vionie, } Secrétaires.
H. Gidy, }

CLAY-CLUB
Premier district—Première Municipalité.
Les personnes désirantes composent le comité chargé de représenter ce Club à l'Association Républicaine Whig de la première municipalité.
J. P. LODI, A. D. KORMAN,
GUSTAVE ROZAT, R. L. BRUCE.

Les whigs du premier district désirent se rendre à la CONVENTION WHIG DE BATON ROUGE, voudront bien souscrire, pour plus ample renseignement, à la librairie de Mesquita. Une liste de souscription est ouverte chez M. J. P. Todd, rue de Chartres, No. 26.
EUGENE MUSSON, secrétaire.

CABOTAGE.

Paquebot régulier pour VICKSBURG—Wazeerton, Capitaine Rodgers, en Sa chez—Le bon, s'adresser à M. WHITE ... Capitaine ... Pour le passage, s'adresser à bord, en face du marché aux légumes, ou à
JNO. M. SHAW, 84 rue de Bienville.

POUR BALTIMORE—Le beau brick ... Capitaine ... Pour le reste du chargement, s'adresser à ... ou à
J. W. STANTON & Co.

A FRETER—La navire DUNCAN, capitaine W. C. Berry, jaugeant 300 tonneaux, ... Pour fret ou passage, s'adresser à
HARROD, DARLINGTON & Co.

Nouvelle-Orleans:
SAMEDI MATIN, 28 SEPTEMBRE 1844.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS:
HENRY CLAY.
POUR VICE-PRESIDENT:
THEODORE FRELINGHUYSEN
POUR ELECTEURS DU PRESIDENT ET DU VICE PRESIDENT:

1er. DISTRICT—	JACQUES TOUTANT.
2d. —	ZENON CAVELIER.
3e. —	GEORGE A. GUION.
4e. —	LAFAYETTE SAUNDERS.
5e. —	JACQUES PIERCE.
6e. —	EDWARD SPARROW

Le décret, publié dans nos nouvelles d'Europe nous force à laisser de côté toute autre matière jusqu'à lundi.

On ne perdra pas de vue qu'il y a un grand meeting whig ce soir au Théâtre St. Charles. Le premier rang des loges est réservé aux dames.

THEATRE D'ORLEANS—La correspondance de M. Davis, reçue par le Britannia, nous apporte enfin la nouvelle qu'il a réussi à faire la plupart de ses engagements les plus importans. Cette assurance sera, nous n'en doutons pas, accueillie avec une vive satisfaction par les amateurs de l'art dramatique et ceux de nos lecteurs qui pensent avec nous que la décadence et l'extinction finale de la langue française dateraient du jour qui verrait la clôture définitive d'un théâtre français à la Nouvelle-Orléans.

Voici les noms et les emplois des artistes que M. Davis avait engagés, au départ du Britannia:
Baryton—M. Garry, du théâtre de Lyon.
Basse—M. Douvry, du théâtre de La Haye.
Tenor léger—M. Cinorine.
Duegenne—Mme. Stephen.
Jeune premier—M. Montassier, du théâtre d'Amsterdam.
M. Davis espérait compléter sa troupe dans quelques jours et pouvoir la ramener à bord du Nashville.

NOUVELLES D'EUROPE.

Par le steamer Britannia, arrivé à Boston le 15, nous avons reçu des nouvelles de Liverpool jusqu'au 1 et de Paris jusqu'au 1er. du courant.

Les nouvelles ne sont intéressantes que par leur date, au fond pas une question n'est résolue.

Le bombardement de Tanger, a pris du fort de Mogadore et la victoire remportée par le maréchal Bugeaud sur les Marocains, ont causé une vive sensation, on pourrait presque dire d'irritation à Londres. Cependant il n'y a rien à faire, quoiqu'on en dise, nul n'a le droit d'intervenir dans la querelle de la France et de l'empereur de Maroc.

On assure que l'affaire de Taïti est arrangée à la satisfaction des deux puissances; mais il n'y a rien d'officiel, ni même rien de certain là-dessus. Tout se borne à des conjectures vagues, pour ne pas dire contradictoires.

Taïti étant maintenant sous le régime du protectorat, dit le Globe, les ports sont ouverts au commerce de toutes les nations, et, naturellement, le commerce de l'Angleterre et de la France seront ce qu'ils sont déjà, sur le pied d'une parfaite égalité.

S'il était en crédit la Revue de Paris, M. Guizot aurait proposé à l'Angleterre de constituer Taïti en Etat indépendant sous l'autorité de la reine Pomare; l'accréditer auprès d'elle des consuls de France et d'Angleterre dont les sujets seraient sur le pied d'une parfaite égalité quant aux avantages commerciaux, et le rappeler l'ex. colon français. Ce serait, a notre avis, entrer dans une voie de l'Angleterre plus qu'elle ne le demande elle-même. Nous ne pouvons croire que le ministère français renonce au protectorat dans ces circonstances actuelles.

La version la plus probable est celle que donne un journal ministériel anglais. "Lord Cowley demande, dit, le rapport de MM. Brust et d'Aubigny, et le désaveu de leur conduite." M. Guizot refuse le désaveu de M. Brust, attendu qu'il avait le droit d'agir. Mr. Pritchard de l'île Ouanit à M. d'Aubigny, il soutient que ce qu'il y a eu de trop dur dans sa conduite a déjà été désapprouvé par son supérieur et qu'il y a rien de plus à lui reprocher, que le rappel de M. d'Aubigny est donc tout ce qui peut être accordé en bonne justice." On ajoute que M. Guizot a déclaré que plutôt que d'accorder davantage il donnerait sa démission.

Les nouvelles particulières d'Angleterre sont sans aucun intérêt pour nos lecteurs.

FRANCE.

Bonnes d'abord les rapports officiels sur ces trois mémorables affaires.

TANGER—MOGADOR—ISLY.

Rapport de S. A. R. Mgr. le prince de Joinville à M. le ministre de la marine et des colonies.

Bateau à vapeur le *Pluton*, le 10 août 1844.

Monsieur le ministre,
N'ayant pas eu le temps, par le dernier courrier, de vous entrer un compte détaillé de l'état des affaires, ainsi que de nos opérations devant Tanger, je profite d'un premier moment de loisir pour m'acquitter de ce devoir.

Je vous ai informé que le 2 août, jour fixé pour la réponse à l'ultimatum de notre consul-général, rien ne nous était parvenu.

J'attendais alors, pour commencer les actes hostiles, les nouvelles de M. Hay.

Le 4, une lettre de Sidi Bouselam, lancée de Larache, nous fut envoyée; plus mesurée, plus conciliante que les précédentes, elle renouvelait cependant l'insolente demande de la punition du maréchal. La lettre de Sidi Bouselam ne disait pas un mot de la dislocation du corps de troupes dont aujourd'hui Abdel-Quant a Abdel-Kader, Sidi Bouselam assurait qu'il était plus sur le territoire marocain, que les ordres étaient donnés pour l'empêcher d'y entrer.

Pourtant, à la nouvelle que, "on disait au maréchal qu'Abd-el-Kader avait été interné, et qu'il se trouvait à deux journées en arrière du camp marocain. Ces correspondances n'avaient donc qu'un but, celui de nous amuser.

Inquiet et gêné de ne rien savoir de M. Hay, j'avais envoyé à Rabat un bateau a vapeur, le *Véloce*, avec mission de s'enquérir de lui et de rapporter des nouvelles. Le Véloce revint le 5 à Tanger, m'apportant la nouvelle que M. Hay était en sûreté à Mogador.

Enfin, le 5 au soir, l'Etna, venant d'Oran, m'apporte votre dépêche du 27 juillet, m'ordonnant de commencer les hostilités si la réponse à l'ultimatum n'était pas satisfaisante. Je trouvais aussi dans nos nouvelles du maréchal prévenant la fausse route des ravisseurs marocaines au sujet d'Abd-el-Kader.

Il y avait plus d'hésitations possibles, on nous abusait avec une adresse trompeuse pendant qu'on préparait activement la guerre; nous n'avions plus qu'à recourir à la voie des armes.

Le 6 au matin, j'ai attaqué les batteries de Tanger.

Mes instructions me prescrivaient de détruire les fortifications extérieures, mais de respecter la ville.

En faisant un débarquement, j'aurais pu facilement atteindre ce but; mais j'ai préféré agir avec le canon et mettre les batteries hors de service, en respectant le quartier des consuls. Si 5 ou 6 boulets sont allés s'égarer. Ce résultat, nous l'avons atteint avec une perte de 3 morts et 16 blessés; les navires ont reçu quelques avaries légères.

L'ennemi accuse une perte de 150 hommes et 400 blessés; mais on ne peut savoir au juste le chiffre de morts, puisque le feu n'était encore occupé à retirer des cadavres de dessous les décombres.

Pendant l'affaire, M. Hay est arrivé de Rabat, où il était arrêté pour vot l'empereur; je l'ai reçu le lendemain.

Il m'a dit qu'il avait trouvé l'empereur très abattu; la nouvelle du retraite des consuls lui était parvenue. M. Hay a vu la sollicitude de la sollicitude que nous avions montrer à son égard.

Maintenant, je vais à Mogador, à l'autre bout de l'empire. Mogador est la fortune particulière de l'empereur; toutes les revenus publics, la ville est sa propriété; il en tous les maisons, les terrains.

C'est, en un mot, une des sources les plus claires de son revenu. Toucher à cette ville-là, la ruiner, en occuper l'île qui ferme le port, jusqu'à ce que nous ayons obtenu satisfaction, c'est agir comme Abd-el-Krishman et à tout le sud de son empire un mal sensible.

Je me borne, pour le moment, à ces deux opérations: à savoir prévenir l'empereur qu'il est délaissé par tout le monde dans sa cause [l'affaire de Tanger à la prouve], et que nous avons les moyens de lui faire du mal matériel (c'est ce que nous allons chercher à prouver à Mogador.)

En outre, notre supériorité sur ses côtes rembourse tous coup de monde de la frontière à la défense du sud-ouest, engagera d'autant le maréchal.

Nous pourrons alors avertir l'ennemi que, malgré ce qu'il est passé, nous voulons sucre la paix; que ce que nous avons fait à Tanger et à Mogador n'est prouve qu'il ne veut pas pouvoir avec nous.

S'il veut la paix, qu'il se hâte de nous accorder ce que nous demandons, et que tous les suivent les paroles. Sinon, s'il n'est pas content, si l'on continue sur la frontière à accueillir et à ménager nos ennemis, alors il faut qu'il s'attende à tout de notre part.

Bâtiment à vapeur le Pluton.
Mogador, 17 août

Je suis arrivé devant Mogador le 11. Quelques étoiles étaient ouvertes, et pendant plusieurs jours, nous avons canonné mouille devant la ville sans pouvoir mettre en mouvement notre nous. Malgré des tonnes de 300 brasses de chaine, nous ancrer à cause du mauvais temps.

Enfin le 19, le temps s'étant embelli, j'en ai profité pour attaquer la ville.

Les vaisseaux le Jemmapes et le Triton sont allés s'embosser devant les batteries de l'Ouest, avec ordre de les battre et de prendre à revers les batteries de la marine. Le Suffren et la Belle-Poule sont venus prendre position de la passe du Nord. Il était une heure de l'après-midi lorsque notre mouvement commença.

Aussitôt que les arabes ont vu les vaisseaux se diriger vers la ville, ils ont commencé le feu de toutes les batteries. Nous avons attendu, pour répondre, que chacun eût tiré son poste. A quatre heures et demie, le feu a commencé à se ralentir; les brèches de l'ennemi, le Volage et l'Argus sont alors entrés dans le port, et se sont embossés près des batteries de l'île, avec lesquelles ils ont engagé une lutte assez animée.

Enfin, à neuf heures et demie, les bateaux à vapeur prenant les hommes de débarquement ont donné dans la ligne, sous toutes pendant posée dans les ordonnances de la division des brèches, et le débarquement sur l'île s'est immédiatement effectué.

L'île a été défendue avec le courage du désespoir par 320 hommes Maures et Kabyles qui en faisaient la garnison. Un grand nombre a été tué, 140 d'entre eux, renfermés dans une mosquée, ont fini par se rendre.

Nos pertes, dans cette journée, s'élèvent à 14 tués et 64 blessés.

Officier tué:
M. Poitier, lieutenant d'artillerie.
Officiers blessés:
MM. Bellanger, capitaine de vaisseau (légèrement).
Duquesne, capitaine de corvette (légèrement).
Gouvet Dubois, lieutenant de vaisseau (gravement).
Brasse, enseigne de vaisseau (légèrement).
Martin des Pallières, sous-lieutenant d'infanterie (gravement).
Nel, élève de 2e. classe (très-gravement).

L'île prise, il ne nous restait plus qu'à détruire les batteries de la ville qui regardent la rade. Notre canon les avait déjà bien endommagées; il fallait les mettre complètement hors de service.

Hier donc, sous les feux croisés de trois bateaux à vapeur et de deux brick-s, 500 hommes ont débarqué; ils n'ont point rencontré de résistance. Nous avons enclouté et jeté à la mer les canons, nous en avons emporté quelques-uns; les mugissins à poudre ont été noyés; enfin, nous avons enmené ou défoncé toutes les barques qui se trouvaient dans le port.

Je crois que nous aurions pu, si ce moment, prendre sans danger dans l'intérieur de la ville; mais ce n'aurait été qu'une promenade sans but et sans résultat; tre résultat qu'une inutile pillage. Je m'en suis donc abstenu et j'ai ramené les troupes sur l'île et les équipages à bord de leurs navires.

Je m'occupe d'installer sur l'île une garnison de 500 hommes.

L'occupation de l'île, sans le blocus du port, serait une mesure incomplète.

Je me conforme donc à vos ordres en fermant le port de Mogador.

La ville est, en moment où je vous écris, en feu, pillée et dévastée par les Kabyles de l'intérieur, qui, après avoir chassé la garnison impériale, en ont pris possession.

Nous venons de recueillir le consul anglais, sa famille et quelques Européens.

Je ne veux pas terminer sans dire combien j'ai à me louer de tous ceux que j'ai eu sous mes ordres dans la campagne que nous venons de faire.

Tout le monde a servi avec un zèle qui ne se puise que dans l'amour ardent du pays, de son honneur et de ses intérêts, et dans un dévouement absolu au service du roi.

Recevez, Monsieur le ministre, l'assurance de mon respect.

FR. D'ORLEANS.

P. S.—Au milieu d'occupations qui m'accablent, le temps me manque pour vous envoyer un rapport détaillé. Le capitaine Bouet, qui vous remettra cette lettre, vous donnera tous les renseignements désirables.

Je j'ai chargé de rapporter les drapeaux d'Ifli, tant pour la ville et sur les batteries de l'île.

FR. D'ORLEANS.

[Extrait d'une lettre particulière écrite devant Mogador, le 17 août.]

Réjouissez-vous de succès brillant et complet qui vient de couronner les efforts de notre jeune et brave amiral.

Le pavillon de France flotte sur l'île de Mogador; il flotte sur les batteries principales qui défendaient Souerah du côté de la mer. Ces batteries sont en ruines, les canons encloués, renversés de leurs affûts, ou repandus sur la plage.

La Providence nous a protégés contre des dangers plus graves que ceux du combat. Ces dangers sont cédé de la mer, qui s'élève par grosses lames et rendait avec furie sur cette côte inhospitalière. Les fatigues et les soucis ne nous ont pas manqué pendant les jours des 11, 12, 13, et 14.

Lattaque de l'île nous a coûté beaucoup de braves gens. On voyait le prince, marchant sans armes à la tête des colonnes d'attaque, et les tues et blessés tombant à ses côtes. Cette bravoure brillante, ce dévoûment généreux, inspire un juste sentiment d'orgueil à tous ses compagnons d'armes, etc. etc.

RAPPORT DE M. LE MARECHAL BUGEAUD
Bivouac, près l'oued Abd-Krahman
le 17 août 1844

Monsieur le maréchal,
Le fils de l'empereur Muley-Abderrahman n'avait pas répondu à la lettre que je lui avais écrite, après l'espèce de sommation qu'il me fallait d'évacuer Lalla-Magrenia si nous voulions la faire. Si n'amène ce retour, et attaque pour le de nouveau contingent, et l'orgueil s'augmentant avec les forces.

On parlait ouvertement dans le camp marocain de prendre Tlemcen, Oran, Mascara, et mort. Alger. C'était une véritable croisade pour rétablir les affaires de l'islamisme. On croyait qu'il nous serait aisé de résister à une aussi grande réunion de guerriers des plus renommés dans l'empire de Maroc et l'on n'attendait pas pour nous attaquer que l'armée des contingents d'infanterie des Beni-Sidassen et Ait, qui devaient nous assaillir par les montagnes au pied des quelles se trouve Lalla Magrenia, et de quinze mille cavalerie nous envoyé spécial du chef de la plaine.

Les moyens d'incertitude qui existaient de s'en tenir avant d'y jeté derrière nous du trouble dans les esprits, les petits ennemis avaient cependant cru que leur cité me convenait de Djenâ-Chaâmout, et le bon volonté des tribus qui les font était bien grande de l'ennemi. Deux reconnaissances étaient venues jusqu'à une portée de fusil de Lalla-Magrenia, et avaient attaqué nos avant-postes.

Un plus long doute sur notre force et sur notre résolution de combattre les adversaires que nous avions en face, pouvait provoquer des attaques sérieuses, qui, indépendamment des autres embarras, auraient suspendu les approvisionnements des corps d'armée de l'ouest. J'aurais préféré, par ces chaleurs excessives, recevoir la bataille, que d'aller attaquer un ennemi qui était à 8 lieues de moi, mais les dangers de plus plus longue attente me décidèrent à prendre l'initiative.

Le général Bedeau n'avait rallié le 12 avec trois bataillons et six escadrons, je me jetai en avant le 13, à trois heures après midi, en ordre d'un grand fourrage, afin de ne pas laisser comprendre à l'ennemi que c'était réellement un mouvement offensif. A la bataille, je les fonnaiges sur trois colonnes, et nous campâmes dans l'ordre de marche, en silence et sans feu. A deux heures du matin, je remis en mouvement.

Je laissai une première fort Ely, en point de jour, sans rencontrer l'ennemi. Arrivé à Sidi-Yaïn sur les hauteurs du Djarf-el-Kader nous apprîmes tous les cams, marocains encore en place, s'étendant sur les collines de la rive droite. Toute la cavalerie qui les composait était partie en avant pour venir attaquer au second passage de la Moulouia. Au milieu d'une grosse masse qui se trouvait sur la partie la plus élevée, nous distinguâmes parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe du commandement.

Ce fut le point que je donnai au bataillon de direction, de mon ordre échelonné. Arrivés là, nous devions converser à droite et nous porter sur les camps, en tenant le sommet des collines avec la face gauche de mon carré de carre. Tous les chefs des diverses parties de mon ordre de combat étaient pris de mon, je leur donnai rapidement mes instructions, et après cinq ou six minutes de halte, nous descendîmes sur les gués, au simple pas accéléré et au son des instruments.

De nombreux cavaliers défendaient le passage; ils furent repoussés par mes tirailleurs d'infanterie, avec quelques pertes des deux côtés, et j'atteignis bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée où se trouvait le fils de l'empereur. J'y dirigeai le feu de deux quatre pièces de campagne, et à l'instant le plus grand trouble s'y manifesta.

Dans ce moment, des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines, et assaillirent à la fois mes deux flancs et mes derrières. Il fut besoin de toute la solidité de mon infanterie; je m'en honne me se montra faible. Nos tirailleurs, qui n'étaient qu'à cinquante pas des rangs, attendirent de pied ferme ces multitudes, sans faire un pas en arrière; ils avaient ordre de se coucher partout où la charge arrivait jusqu'à eux, afin de ne pas gêner le feu des carrés. Sur la ligne des angles morts des bataillons, l'artillerie tonnait sur les masses ennemies.

Les masses ennemies furent arrêtées, et se mirent à tourbillonner. J'accélérai leur retraite, et j'augmentai leur désordre en retournant sur elles avec quatre pièces de campagne qui nuchèrent en tête du système. Dès que je vis que les efforts de l'ennemi sur mes flancs étaient brisés, je continuai ma marche en avant. La grande butte fut enlevée, et la conversion sur les camps s'opéra.

La cavalerie de l'ennemi se trouvant divisée par ses propres mouvements, et par ma marche qui la coupait en deux, je crus le moment venu de faire sortir a mienne sur le point capital, qui, selon moi, était la ligne de retraite supposée défendue et d'une réserve d'infanterie. Je donnai l'ordre au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fut appuyé à la rive droite de l'Isly.

Le colonel Jusuf commandait le premier échelon, qui se composait de six escadrons de spahis, escortant une très près par trois escadrons du 6e chasseurs.

A peut-abord bon nombre de cavalure, le colonel Jusuf s'élanca cet immense camp, après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie, il le trouva rempli de cavaliers et de fantassins qui disputèrent le terrain pied à pied. La réserve des trois escadrons du 6me chasseurs arriva; une nouvelle position fut donnée, l'artillerie fut prise et le camp fut enlevé.

Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques de nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous a coûté cher: quatre officiers de spahis et une quinzaine de spahis et de chasseurs y avaient perdu la vie, plusieurs autres étaient blessés.

Pendant ce temps, le colonel Morris, qui commandait le 2e et 3e échelons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur mon aile droite, passa d'Isly pour briser cette charge en attaquant l'ennemi par son flanc droit. L'attaque contre notre infanterie échoua comme les autres; mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat la plus inégale.

Ne pouvant se retirer sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours. Cette lutte dura près d'une demi-heure; ces six escadrons furent successivement rompus et à plusieurs reprises; nos chasseurs firent des prodiges de valeur; trois cents cavaliers, Berbères ou Abide-Bokhari, tombèrent sous leurs coups.

Enfin, le général Bedeau, commandant l'aile droite, venait en l'ennemi dangereux courait le 3e chasseurs, détacha le bataillon de tonneau, un bataillon du 15e léger et le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes, se mouvement détermina en retraite. Le colonel Morris reprit l'offensive sur lui et exécuta plusieurs charges heureuses dans la gorge par où il se retirait, qui fut prise et se dit plus vigoureuse de la journée: 600 chasseurs du 2e combattirent 6,000 cavaliers ennemis. Chaque chasseur rapporta un trophée de cet engagement, celui-ci un drapeau, celui-ci un cheval, celui-là une armure, tel autre un harnachement.

L'infanterie n'avait pas tirée à outrance, au camp, les pionniers échelonné de cavalerie, l'ennemi s'était ralliée en grosses masses sur notre gauche de l'Isly et semblait se disposer à reprendre le camp; l'infanterie et l'artillerie le trouvèrent rapidement, l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite et lança de la mitraille sur cette masse confusion de cavaliers se réunissant de tous les côtés; l'infanterie passe alors la rivière sous la protection de l'artillerie; les spahis débouchent et leur retirer les embarcations de service, et il avait placé, à la tête des 400 hommes qui défendaient le pont, quelques fanatiques qui les contraignirent, le pistolet sur la gorge, à ne pas nous faire d'offres de soumission.

Les Arabes sont généralement braves, mais ces dernières circonstances et plusieurs autres leur ont encore l'heroisme désespéré.

Nous estayons de nouvelle lettre écrite devant Mogador le passage suivant:

"Le 15 au matin, des milliers d'ennemis dans la ville, ils en ont été repoussés.

Pendant toute la nuit les feux de notre point de contre tirgaient sur la ville, pour empêcher les ennemis de prendre leur nourriture au loge.

Le 16, les vaisseaux fournissent des compagnies de débarquement par tatterie pour la marine. Cette opération a été avec ordre admirable, sous la direction du prince. Elle est prête, le 17 au matin, et l'Armolère, brick Pandour, arrive ce matin, et l'Armolère. Pendant trois heures, nos troupes occupent le point de la marine; les fortifications ont renversées, les canons enclués et trouvés à la mer. C'est des jeunes de bonne, magnifique, ... Il une chef d'œuvre de l'art, un effet figurant en ... tion en pleine course, les quatre tours; au tête portant de détruire ces fortifications impossible. Le garnison de l'île ...

On a trouvé à la marine ... parlantant à l'empereur ... les ... tuelles, cuire, frite, &c., de grands attirans de pêche ... les ... Après l'opération, le ... dans le même ordre, sans quoi ... de fusil.

Il est fâcheux que notre ... qu'en France il est impossible ... nous ne craignons que ... conduite, son sang-froid ...

Le Prince jouera ... Le Prince jouera ... Le Suffren ... Le Volage ... Le Suffren ... Le Volage ... Le Pandour ...

Le bruit courait que ... aux Français par Mr. ... Kabyles ... mais cette nouvelle ... confirmation.

On se rappelle les ... prétendus officiers de marine ... français, qui ... Mogador ... Ils firent ... qu'ils ne reconnaissent ... tice nous.

Le gouvernement de Mogador répondit par un refus ... et menaçe de tirer sur eux s'ils faisaient mine d'abandonner leur ... Il avait eu d'ailleurs la précaution de leur retirer les embarcations de service, et il avait placé, à la tête des 400 hommes qui défendaient le pont, quelques fanatiques qui les contraignirent, le pistolet sur la gorge, à ne pas nous faire d'offres de soumission.

Les officiers sont généralement braves, mais ces dernières circonstances et plusieurs autres leur ont encore l'héroïsme désespéré.

Nous estayons de nouvelle lettre écrite devant Mogador le passage suivant:

"Le 15 au matin, des milliers d'ennemis dans la ville, ils en ont été repoussés.

Pendant toute la nuit les feux de notre point de contre tirgaient sur la ville, pour empêcher les ennemis de prendre leur nourriture au loge.

Le 16, les vaisseaux fournissent des compagnies de débarquement par tatterie pour la marine. Cette opération a été avec ordre admirable, sous la direction du prince. Elle est prête, le 17 au matin, et l'Armolère, brick Pandour, arrive ce matin, et l'Armolère. Pendant trois heures, nos troupes occupent le point de la marine; les fortifications ont renversées, les canons enclués et trouvés à la mer. C'est des jeunes de bonne, magnifique, ... Il une chef d'œuvre de l'art, un effet figurant et en ... tion en pleine course, les quatre tours; au tête portant de détruire ces fortifications impossible. Le garnison de l'île ...

On a trouvé à la marine ... parlantant à l'empereur ... les ... tuelles, cuire, frite, &c., de grands attirans de pêche ... les ... Après l'opération, le ... dans le même ordre, sans quoi ... de fusil.

Il est fâcheux que notre ... qu'en France il est impossible ... nous ne craignons que ... conduite, son sang-froid ...

Le Prince jouera ... Le Suffren ... Le Volage ... Le Pandour ...

Le bruit courait que ... aux Français par Mr. ... Kabyles ... mais cette nouvelle ... confirmation.

On se rappelle les ... prétendus officiers de marine ... français, qui ... Mogador ... Ils firent ... qu'ils ne reconnaissent ... tice nous.

Le gouvernement de Mogador répondit par un refus ... et menaçe de tirer sur eux s'ils faisaient mine d'abandonner leur ... Il avait eu d'ailleurs la précaution de leur retirer les embarcations de service, et il avait placé, à la tête des 400 hommes qui défendaient le pont, quelques fanatiques qui les contraignirent, le pistolet sur la gorge, à ne pas nous faire d'offres de soumission.

Les Arabes